

0cm
1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21

57



DOCUMENTS
UNIVERSITAIRES

1

1822-1838 à 1857

Res

90575

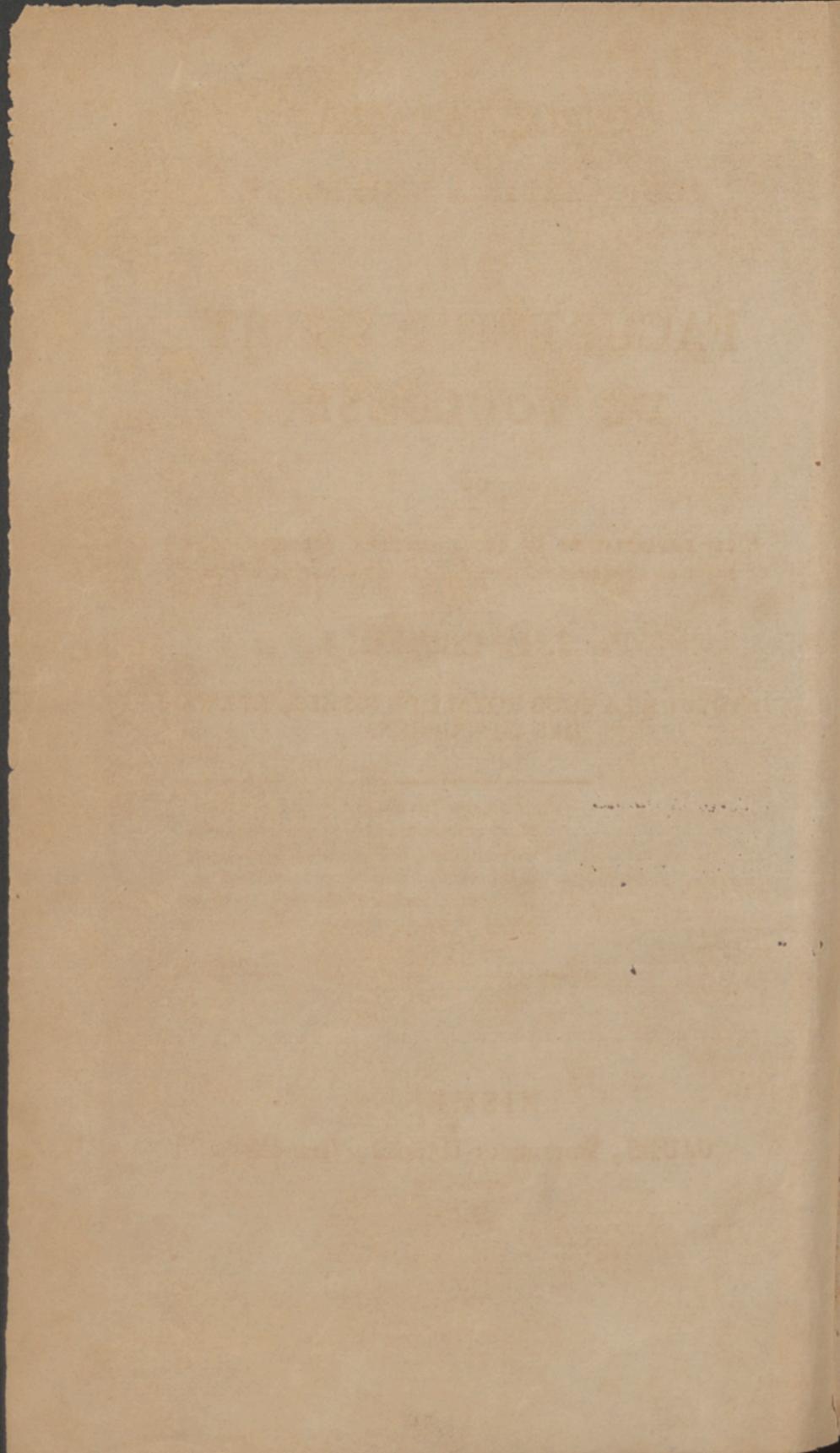
1857







Res 90,575-1



Bas 30575-1 / 14.

FACULTÉ DES LETTRES DE TOULOUSE.

RAPPORT

LU A LA

RENTÉE DES FACULTÉS,

Le 11 novembre 1847 :

Par M. SAUVAGE,

Doyen.



TOULOUSE.

IMPRIMERIE DE BONNAL ET GIBRAC,

RUE SAINT-ROME, 46.

1847.

1871

REPORT

1871

The following report was prepared by the Board of Directors of the
 American Society for the Improvement of the Condition of the
 Chinese in America, and is published in accordance with the
 resolution of the Board, passed at a meeting held on the 15th
 of December, 1871, and is intended to give a full and
 complete account of the work of the Society during the
 year 1871, and to show the progress of the cause of
 Chinese reform in this country.

The work of the Society during the year 1871 has been
 directed towards the following objects:—

1. To secure the admission of Chinese to the
 rights and privileges of American citizenship.
2. To secure the abolition of the laws which
 discriminate against the Chinese in the
 matter of taxation and trade.
3. To secure the abolition of the laws which
 discriminate against the Chinese in the
 matter of education.
4. To secure the abolition of the laws which
 discriminate against the Chinese in the
 matter of employment.
5. To secure the abolition of the laws which
 discriminate against the Chinese in the
 matter of naturalization.

The work of the Society during the year 1871 has been
 directed towards the following objects:—

1. To secure the admission of Chinese to the
 rights and privileges of American citizenship.
2. To secure the abolition of the laws which
 discriminate against the Chinese in the
 matter of taxation and trade.
3. To secure the abolition of the laws which
 discriminate against the Chinese in the
 matter of education.
4. To secure the abolition of the laws which
 discriminate against the Chinese in the
 matter of employment.
5. To secure the abolition of the laws which
 discriminate against the Chinese in the
 matter of naturalization.

AMERICAN SOCIETY FOR THE IMPROVEMENT OF THE CONDITION OF THE CHINESE IN AMERICA.
 157 NASSAU ST. N. Y.

RAPPORT.

Messieurs,

S'il est vrai que notre époque, d'ailleurs si pleine d'émotions de tout genre, n'ait pas vu s'élever de questions plus graves que celles qui touchent à l'éducation publique et privée, il est juste de reconnaître aussi que, dans aucun temps peut-être, on n'avait fait pour les résoudre, ni de plus persévérans, ni de plus glorieux efforts. Aucun nouveau besoin ne s'est fait entendre qu'aussitôt un acte de l'autorité ne se soit empressé d'y répondre, et n'ait tenté d'y satisfaire. Tous les problèmes relatifs à la constitution de l'enseignement ont été proposés aux délibérations des corps politiques, et si la solution du plus grave de tous, de celui dont l'examen conciliera peut-être enfin les intérêts et les principes engagés dans le débat, se fait encore attendre, ce n'est pas l'initiative du pouvoir, c'est le temps seul qui a fait défaut aux justes préoccupations de la conscience et de la raison publique (1).

Cependant l'importance morale et politique de la question principale n'a point empêché de poser et de résoudre une foule de questions du second ordre, et qui étaient du domaine de la discipline intérieure. Le programme de nos collèges, déjà si riche et si divers, vient encore d'ouvrir ses cadres, pour faire place, à côté des études qui préparent aux professions savantes ou aux écoles du gouvernement, à un enseignement spécial que l'opinion publique réclamait en faveur des vocations professionnelles; les études scientifiques et littéraires, dont la combinaison a donné lieu à tant d'infructueux essais, trouvant toujours contre elle, et les bornes de l'esprit, et le nombre des

(1) Exposé des motifs sur la liberté d'enseignement, 12 avril 1847

heures d'une journée d'études, viennent d'être rapprochées par un nouveau règlement auquel nous souhaitons de plus heureuses destinées ; le programme enfin du baccalauréat, qu'un lien nécessaire, mais beaucoup moins étroit qu'on ne pense, rattache au programme de l'enseignement secondaire, va, sans doute, bientôt paraître, réduit et révisé, pour l'acquit d'une grave parole : témoin, car nous n'avons pas reçu d'autre confiance, les révélations de l'intérêt mercantile, le mieux renseigné des intérêts de notre époque. La pompeuse annonce des commentaires suppose, en effet, nous aimons du moins à le croire, ou l'existence du texte, ou sa prochaine apparition. Nous touchons, par conséquent, à une ère nouvelle, et dont l'approche m'impose l'obligation de régler, en toute hâte, les comptes du passé, de peur que mes observations ne soient bientôt regardées comme non avenues, et mes réclamations comme tout à fait posthumes. Aussi me bornerai-je cette fois à constater les résultats obtenus sous le régime que vous connaissez, supprimant avec soin toutes les considérations auxquelles avaient pu donner lieu jusqu'ici, le caractère encyclopédique du programme, et sa complexité bien manifeste.

Il faut, Messieurs, quoi qu'en disent des esprits chagrins, que les conditions de notre état social soient bien encourageantes, car, en dehors, comme il va sans dire, des mesures récentes qui ont considérablement étendu le ressort de notre Faculté, nous avons vu s'accroître encore cette année, particulièrement à la session dernière, la foule de ces jeunes hommes qui viennent nous demander, comme sanction de leurs studieux labeurs, le diplôme de bachelier, cette robe virile de la société moderne, impatient qu'ils sont de franchir le seuil du collège ou de la famille, de se présenter à la cité, et de donner des gages à la patrie.

Le nombre, en effet, des examens qu'ils ont subis devant nous, dans le courant de l'année qui vient de finir, s'est élevé à 552, au lieu de 537, chiffre d'ailleurs très-considérable de l'année précédente. Mais cet accroissement paraîtra beaucoup plus sensible, et surtout plus significatif, si ce compte-rendu, comme c'est notre usage, au lieu d'embrasser les quatre sessions de l'exercice entier, ne prend pour objet de ses considérations que celle du mois d'août dernier, la seule qui présente des élèves sérieux, et dont les résultats puissent donner une idée juste du

niveau des études. Or, à cette session, le nombre des candidats, qui a été de 251, dépasse de 41 celui de l'année précédente à la même époque. Quant au mérite relatif des épreuves, il suffira d'un simple rapprochement pour le constater. Pour les trois premières sessions de la présente année, le chiffre des admissions, dans son essor le plus heureux, ne s'est pas élevé au-delà de 37 pour 100, tandis que pour la quatrième, cette proportion est de 42. Il y a deux réflexions à faire sur cette différence : c'est, d'abord, que les candidats du mois d'août ne sont évidemment supérieurs, que parce qu'ils appartiennent tous, ou presque tous, à la catégorie des élèves réguliers, c'est-à-dire de ceux qui ont parcouru le cercle entier des études, qui ont appris successivement, d'année en année, les divers objets d'enseignement, candidats *naturels*, comme on les a bien nommés, par opposition à ces candidats d'un autre genre qu'on appelle *artificiels*, avec non moins de vérité, parce qu'ils se sont préparés aux épreuves par des études hâtives, où les efforts désespérés et inintelligents de la mémoire ont plus de part que l'action de l'esprit. C'est, d'un autre côté, comme je ne puis cesser de m'en plaindre, qu'il y a trop de sessions, c'est-à-dire trop d'occasions fournies aux candidats de la seconde espèce, de demander à la chance, à la violence morale, quelquefois à un sentiment que j'hésite à qualifier, ce qu'il serait plus honorable et plus sûr de demander au travail. Des épreuves moins rapprochées auraient l'avantage d'écartier irrévocablement un certain nombre de candidats impossibles, de donner plus de crédit et de faveur aux cours réguliers, de rendre ainsi aux examens toute leur dignité, au diplôme toute sa valeur, mais surtout de retenir plus longtemps sous le joug de l'étude, et sous l'empire d'une crainte salutaire, une jeunesse, hélas ! trop tôt émancipée.

En attendant qu'une mesure indispensable vienne réaliser le vœu que j'ai souvent exprimé à cet égard, faisons la part des résultats qui ont été franchement et loyalement obtenus aux dernières épreuves, et voyons à qui revient l'honneur de cette moyenne de 42 pour 100, l'une des plus belles que nos archives aient recueillies, et que j'aime à constater comme une preuve nouvelle de l'amélioration toujours croissante des études normales dans le ressort de cette Académie. Cette attribution, en général fort délicate, n'apporte cette fois avec elle aucun embarras. La part de chacun est assez belle, et les termes de la comparaison, à peu

de chose près, ne sortent pour ainsi dire pas de la famille. Les maisons libres, en effet, ne figurant au total de la session dont il s'agit, que pour un contingent assez minime, et les études domestiques ne pouvant pas plus cette fois que précédemment, par la nature même des choses, s'élever au niveau de la lutte, tout s'y passe entre les candidats des collèges royaux, notamment de celui de Toulouse, et des collèges communaux du ressort. Le collège de notre ville, Messieurs, obtient un tel succès dans l'opinion, et sa renommée est maintenant si belle auprès des pères de famille, qu'il n'a sans doute pas besoin de nos suffrages pour justifier ces éclatantes sympathies. Mais c'est un devoir pour nous de dire que ce succès est de bon aloi, et qu'il a son principe, pour tout ce qui tombe du moins sous notre appréciation, dans une application soutenue et dans un travail parfaitement conduit. J'aime surtout à signaler, parmi les preuves que la dernière session nous en a données, les réponses satisfaisantes que nous avons obtenues, dans l'examen particulier des élèves du collège royal, pour l'explication du grec et du latin, éloges précieux dans un temps où ces deux langues sont de plus en plus opprimées, et où une nouvelle brèche vient encore d'être faite, par un nouvel envahissement de l'enseignement scientifique, au peu de place et au peu de temps qu'on avait laissé jusqu'ici à ces deux nobles études. Grâces soient donc rendues à qui de droit, au milieu de nous, pour ces protestations particulières d'un culte pieux contre les erreurs de notre temps, et les fausses routes de l'éducation générale. Cette éducation, en effet, quelle que soit l'autorité de ceux qui soutiennent le contraire, devra toujours être plus littéraire que scientifique, et avoir pour objet de former des hommes avant de faire des praticiens. Quant à la répartition dont je m'occupais tout-à-l'heure, je trouve que sur 91 candidats qui procèdent des collèges royaux, et du nôtre pour la presque totalité, 53 ayant été reçus, cette proportion en est non-seulement supérieure à la moyenne qui résume toute la session, mais qu'elle dépasse le chiffre qu'une publication récente (1), sans doute puisée à des sources officielles, attribue dans les admissions de ces six dernières années, aux candidats des collèges royaux du royaume.

(1) Rapport de M. Liadières.

Il y avait quelque chose de plus difficile peut-être, Messieurs, que d'élever à ce degré de prospérité florissante, les destinées de notre collège, encore si précaires, il y a quelques années; c'était de ne pas laisser dans une situation relativement trop inférieure, les nombreux collèges communaux de ce ressort, si dignes d'intérêt et d'encouragement. Le résultat des derniers examens est venu donner la preuve que cette tâche difficile avait été heureusement accomplie. Sur 89 candidats, les collèges communaux de cette Académie, ont obtenu 35 admissions, proportion, il est vrai, inférieure à la précédente, mais relativement très-recommandable, si l'on tient compte de la différence des moyens et de l'impression générale qui nous est restée, que jamais les candidats de cette catégorie n'avaient été mieux préparés, et ne s'étaient présentés avec plus d'avantage. Du reste, sur les six mentions obtenues par les élèves de cette Académie, et qui sont venues donner quelque relief aux dernières épreuves, deux appartiennent aux collèges communaux, et les quatre autres à notre collège royal. Voici les noms des heureux lauréats, ce sont : MM. Louis-Henri-Hippolyte *Facieu* ; Jacques-André-Simon *Cave* ; Théophile-Emmanuel *Bost* ; Jean-Marie-Michel-Saturnin-Edouard *Estaunié* ; Joseph-Marie-Eugène *Le Franc de Pompignan*, un nom qui rappelle aux amis des nobles vers, une de nos plus belles gloires méridionales, et Marie-Lucien-Antoin *Laurens*, dont on comprendra que je mentionne ici le succès avec une émotion toute particulière. Puisse cette proclamation inusitée, et dont j'ai saisi l'occasion avec bonheur, atténuer les plus fâcheux souvenirs du passé, et détourner surtout les tristes présages de la session qui vient d'ouvrir l'année nouvelle, et qui a été marquée par tant de funérailles !

Quant aux maisons de plein exercice, dont les efforts particuliers entrent dans le mouvement des études de cette Académie, elles se sont honorablement maintenues au rang où elles s'étaient placées l'année dernière : sur douze candidats, elle ont obtenu cinq admissions. Une seule catégorie demeure tout-à-fait en arrière, et continue à présenter les plus déplorables résultats. C'est sur elle surtout que pèse, en grande partie, la responsabilité des ajournements, et de ce qu'il y a de plus triste dans le caractère et la physionomie de chaque session. En s'arrêtant sur

le seuil de la famille, la loi respecte et sanctionne un droit sacré sans doute, mais qui ne sait que ce droit n'est point exercé, et que les prétendus certificats domestiques ne sont qu'une fiction, pour ne pas employer un terme plus énergique, une fiction où l'honneur souffre des pertes plus irréparables peut-être que celles de l'esprit. Des chiffres, de plus en plus impitoyables, viennent l'attester à chaque session. Dans celle qui nous occupe, sur 59 candidats, cette catégorie ne compte que 13 admissions, admissions d'ailleurs obtenues de guerre lasse, par une opiniâtreté qu'il ne faut pas confondre avec une honorable persévérance, et à l'aide de cette violence morale dont je parlais plus haut. Nos pères, Messieurs, même avant les grands événements qui ont passé leur niveau sur les sommités sociales, entendaient beaucoup mieux l'éducation. Les plus considérables envoyaient leurs enfants dans les écoles publiques, pour leur apprendre le prix des heures, le travail et la vie frugale, et pour les *dégorger*, comme en *eau courante*, disent de vieux mémoires, des *mignardises de la maison* (1).

Cette statistique serait incomplète, messieurs, si je ne rappelais, du moins en passant, que, par l'effet d'une mesure récente, l'Académie de Cahors étant entrée dans le ressort de la Faculté des lettres de Toulouse, une commission a dû se rendre au chef-lieu de cette Académie, pour y tenir les assises du baccalauréat. Sur cinquante-quatre candidats qui se sont présentés à cette session, dix-neuf seulement ont pu être reçus, et ce résultat confirme la remarque qui a été faite, que la moyenne des études et des dispositions données par les examens de Cahors, a été jugée généralement au-dessous de celle de Toulouse. Je n'entrerai pas, cette fois, dans une appréciation plus détaillée de ces épreuves, un premier essai ne pouvant fournir à cet égard des données assez sûres; mais ce que je ne puis omettre de dire, c'est que les candidats de cette Académie viendront tout-à-fait en partage de la bienveillance dont nous aimons à prodiguer les témoignages à la jeunesse; que ce sentiment ne saurait être affaibli par la distance, et que nos sympathies auraient

(1) Mémoires de Henri de Mesmes.

plutôt quelque chose de cette ferveur d'hospitalité, que l'on accorde volontiers aux nouveaux-venus. Déjà même, quelques candidats qui se sont rendus directement à Toulouse, du collège de *Marmande* qui appartient à l'Académie de Cahors, et dont l'un, M. Etienne *Charlot*, a mérité une mention, ont pu s'apercevoir que nous avons tenu compte de leur préparation généralement distinguée.

Ainsi, somme toute, Messieurs, il résulte des plus importantes et des plus significatives épreuves de l'année, qu'il y a un progrès, un progrès sensible, dans le niveau des études de cette Académie, et qu'on y reconnaît, de plus en plus, chaque année, la salutaire impulsion de cette main persévérante qui en a, pour ainsi dire, transformé tous les établissements.

Que nous manque-t-il donc surtout maintenant ? un programme du baccalauréat qui soit rationnel... que celui des collèges continue à se montrer riche, varié, divers, encyclopédique, si l'on veut ; que l'étude des lettres qui marquent le rang des peuples dans le monde ; que celle des sciences qui font leur puissance matérielle et leur richesse (1), y soient représentées, chacune selon la valeur respective de ces deux grands mobiles de civilisation ; que l'enseignement intermédiaire, quand il pourra s'organiser, vienne encore animer de sa vie nouvelle ce tableau si plein de charme de tout un essaim au travail, afin qu'on puisse s'écrier avec le poète :

Fervet opus redolentque thymo flagrantia mella !

Il faut que toutes les aptitudes trouvent où se prendre, que toutes les vocations soient averties, que toutes les ambitions soient sollicitées. Mais quand le choix aura été fait, en vertu de cette liberté et de cette division des études, dont on dirait que l'introduction récente de l'enseignement professionnel dans les collèges, ait voulu poser le principe, il nous semble que le programme des examens, quels qu'ils soient, ne doit demander à chacun que la preuve de sa vocation, que le contrôle de son travail essentiel, que la garantie de l'ambition qu'il doit porter dans le monde. J'insiste sur ce vœu, quelques instants peut-

(1) Discours de M. le ministre au concours général, 13 août 1847.

être avant qu'il soit trompé ; je le reproduis sur la brèche , avec une autorité toujours bien faible , mais avec un sentiment de plus en plus vif , au point de vue de l'examen , de la nécessité d'une séparation et d'une distinction des matières.

Dans une région plus élevée , plus calme aussi et plus recueillie , et dont les accidents ont beaucoup moins de retentissement dans le monde , la Faculté est appelée , deux fois l'an , à conférer le grade de licencié , et , de loin en loin , sans désignation d'époque fixe , celui de docteur. Ce dernier grade , ayant une signification très-élevée au point de vue des fonctions de l'enseignement , il faut pour l'obtenir , écrire avec distinction , et soutenir avec éclat , deux thèses , on pourrait dire deux livres , où le talent du style vienne encore rehausser l'intérêt et l'originalité du sujet. Les candidats qui réunissent ces conditions sont rares partout , et surtout auprès des Facultés de province. Aussi n'y a-t-il eu devant la nôtre , dans ces six dernières années , qu'une seule solennité de ce genre , dont j'ai été heureux , il y a deux ans , de pouvoir constater le succès. Les épreuves de la licence , quoique d'un genre moins élevé , sont plus difficiles peut-être , et si c'était ici le lieu , j'aurais d'assez importantes considérations à présenter , tant sur la nature de ce grade , que sur la classe particulière des candidats qui viennent le solliciter auprès de nous. Mais ces considérations appartiennent surtout à l'ordre officiel , et il m'a semblé qu'elles devaient être réservées pour des communications d'un autre genre.

Je n'ai donc plus , Messieurs , qu'à vous rendre compte de cette autre partie de nos attributions qui se rapporte à l'enseignement supérieur des lettres , et dont plus d'une fois , l'année dernière encore , j'ai essayé de définir la noble mission : mission qui sera toujours belle sans doute , mais qui ne fut jamais plus opportune , emportés que nous sommes , de plus en plus , vers je ne sais quel avenir , par les ardents instincts de la civilisation matérielle.

Et d'abord , sur le seuil de cet enseignement , nous trouvons deux chaires qui ont pour objet d'analyser les chefs-d'œuvre des deux grandes littératures de l'antiquité. Ce n'est pas seulement par droit d'ainesse que les anciens occupent ce rang , c'est surtout par droit de prééminence. Ce n'est pas parce qu'ils ont tout dit , il ya deux mille ans ; c'est parce qu'ils l'ont dit d'une manière admirable , à l'aide d'un instrument parfait , d'une

organisation privilégiée, et de tout ce qu'il y a de naïveté et de charme dans les primeurs de l'inspiration. Ils ont enlevé, comme on l'a dit, le meilleur et le plus beau, et leurs successeurs tardifs ne peuvent approcher du parfait, s'il est possible, qu'en les imitant. Il ne faut pas que l'orgueil moderne s'en offense; il y a une loi des esprits comme une loi des corps; pas plus dans la sphère des intelligences, que dans celle de la vie organique, il n'y a de génération spontanée, et c'est surtout en littérature, c'est-à-dire dans l'ordre des pensées et des sentiments que l'humanité vit sur le fonds des morts : *Inter se mortales mutua vivunt* (1). Il n'est pas plus possible de prescrire contre cette loi, à l'égard des Anciens, que contre la date de leur avènement, la merveilleuse délicatesse de leurs organes, et les divines influences de leur ciel.

Le professeur de littérature grecque, M. Hamel, plus particulièrement placé en présence de ces illustres devanciers, s'est occupé de Platon, cette année. Il a expliqué le dialogue intitulé le grand *Hippias* qui a pour objet la recherche des principes du beau, joignant à cette explication une double analyse littéraire et philosophique. — Platon, par la bouche de Socrate, prouve que rien de ce qui frappe les sens ne suffit pour rendre raison de l'idée du Beau, et que le Beau comme le Bien appartient à la sphère des idées immuables, éternelles et absolues. C'est de cette théorie élevée que le savant professeur s'est surtout appliqué à rendre la démonstration sensible, en rattachant à l'analyse de ce dialogue, auquel les continuelles plaisanteries de Socrate donnent, dans la forme, l'intérêt d'une excellente comédie, un grand nombre de passages de divers autres dialogues où le célèbre philosophe a posé les fondements les plus inébranlables de la science du Beau.

C'est de Cicéron, l'un des plus illustres disciples de cette école, et qui dans l'excès de son admiration pour un tel modèle, allait jusqu'à dire, qu'il aimerait mieux se tromper avec Platon qu'avoir raison avec d'autres, que le professeur de littérature latine avait à s'occuper. Aux termes de mon programme, car vous voudrez bien me permettre, pour aider au courant de

(1) Leçons sur Lucrèce, à la Faculté des lettres de Strasbourg, 1847.

la plume, et pour cela seulement, de parler de moi à la première personne, j'avais à examiner cette partie de la correspondance de Cicéron qui s'étend depuis les premiers éclats de la guerre civile jusqu'à la dictature de César. Sur la valeur littéraire de ces lettres, sur l'inimitable naïveté des sentiments et du style, sur l'importance historique de ce monument, le seul qui nous reste d'une des mains qui défendirent la république, il n'y a plus rien à dire depuis Cornélius-Népos jusqu'à M. Villemain, en recueillant, dans l'intervalle, l'explosion si vive de l'enthousiasme de Pétrarque, l'aveu si naïf de Racine qui relisait un jour pour la centième fois *les Epîtres de Cicéron*, et le témoignage si grave de l'estime réfléchie de Montesquieu. C'était surtout l'importance politique et la valeur morale de Cicéron, aux approches de la crise, que j'avais à cœur de faire ressortir. Brutus ne paraîtra dans la mêlée que pour fuir, et se rallier bientôt à César après la victoire; Caton est trop inflexible, et Pompée trop médiocre, pour les difficultés et les périls d'une pareille situation. Cicéron, quoiqu'il ne se soit point trouvé à Pharsale, où il fut représenté par son fils, semble être seul un adversaire sérieux, et qu'il importe à César de gagner encore plus qu'une bataille, ou de l'avoir au moins pour médiateur, dans une lutte dont il ne voulait peut-être pas les dernières conséquences. Il y a dans les attachants récits de cette correspondance un moment bien solennel : c'est celui où César après avoir forcé Pompée à quitter l'Italie, et à passer la mer, suspend la rapidité de sa marche vers Rome, pour voir un moment Cicéron à Formies, et cherche vainement à l'entraîner. C'est au sortir de cette célèbre entrevue, où se trouvaient représentés par deux personnifications si éclatantes tous les intérêts et tous les principes de la situation, et dont Cicéron rapporte lui-même les objections et les répliques qu'il put écrire à son ami : « Je le crois fort mécontent de moi, mais, en récompense, je » me sens fort content de moi-même, ce qui ne m'était pas ar- » rivé depuis long-temps (1). » Voilà l'homme tout entier, et tout le secret des péripéties de cette correspondance : ses joies, ses craintes, ses vertus, ses faiblesses. Après de longues irrésolutions, trop légitimes dans une situation qu'il a lui-même si bien

(1) Ad Att. 9, 18.

définie, *habeo quem fugiam, quem sequar non habeo*, le disciple de Platon ne pouvait se prononcer pour le parti le plus sûr. Quand on aime mieux une promenade d'hiver, au soleil, avec un ami (1), que toutes les odieuses grandeurs, on ne saurait appartenir à la cause qui triomphe par la politique ou par l'épée ; mais on peut être, en revanche, un éminent artiste, un grand citoyen, et le premier écrivain du monde. Toujours entraîné vers le *Beau* Cicéron va donc suivre le parti le plus faible et le plus malheureux, sauf, quand ce parti aura succombé, à demander aux lettres, pour les blessures de son cœur, ces douces consolations qu'elles offrent à l'adversité, comme il l'a si bien dit lui-même, et, à son génie, pour leur propre gloire, autant de chefs-d'œuvre que le vainqueur célébrera en même temps de triomphes. Ainsi il rétablira, par les paisibles conquêtes de la pensée, la supériorité de la toge un moment éclipsée par le glaive, et forcera César lui-même à dire : qu'il y a plus de gloire à agrandir ainsi les limites du génie, qu'à reculer les bornes d'un empire. C'est aussi de l'un des ouvrages sortis de cette studieuse et noble retraite, du plus célèbre de tous, l'*orateur*, que j'aurai à entretenir mes auditeurs dans le cours de l'année qui vient de s'ouvrir aujourd'hui.

Après les anciens, Messieurs, les habiles d'entre les modernes, comme parle La Bruyère, ont retrouvé un brillant interprète, au milieu de nous, dans le nouveau collègue dont l'année dernière, en pareille solennité, j'inaugurais l'avènement à la chaire de littérature française. Par un hommage délicat qu'il aimait à rendre, dès les premiers pas, à l'habile discernement de son prédécesseur, M. Delavigne s'est appliqué à poursuivre le développement des études littéraires qui avaient donné tant d'éclat à l'enseignement de M. Fortoul. Seulement, au milieu de tous ces efforts, en sens divers, qui, au commencement du 17^e siècle, cherchent à constituer la poésie par Malherbe, la prose par Balzac, la langue par l'Académie, la philosophie par Descartes, l'unité et la centralisation politique par Richelieu, le nouveau professeur a dû choisir un point principal qui lui permit d'embrasser, sans confusion, tout l'horizon intellectuel : ce point, c'est le théâtre. Dans le silence de la chaire qui attend encore ses Fléchier et ses Bossuet, le théâtre est la seule tribune où

(2) Ad Att. 7, 11.

se débattent publiquement les grands intérêts de la littérature, c'est-à-dire de la bonne langue, du bon sens et du bon goût. Il a étudié les diverses influences étrangères ou sociales, morales ou intellectuelles qui ont agi sur son premier développement. Corneille qui leur obéit d'abord, les domine bientôt, et dans le *Cid*, *Horace*, *Polyeucte*, on le voit résumer, en se l'assimilant, la triple tradition romaine, chevaleresque et chrétienne. *Polyeucte* a surtout permis au professeur de ressaisir, à travers la distance des siècles, et la différence des sociétés, cette originalité de l'inspiration chrétienne, qui, renouvelant l'âme humaine, doit un jour renouveler l'art qui n'en est que l'idéale expression. Enfin, quand le vieil athlète, plie sous le poids de ses couronnes, quand l'auteur du *Cid* et du *Menteur*, menace de laisser le théâtre veuf de son génie, voici que du cloître de Port-Royal, dont le professeur a tracé la rapide histoire, voici que des mains sévères et pieuses des Lancelot, des Nicole, des Arnaud, sort le jeune Racine. Après avoir rassemblé autour de lui tous les témoignages contemporains, après l'avoir montré dans les orages de sa jeunesse, comme dans l'austère simplicité de sa vie de famille, le professeur l'a étudié dans les deux tragédies où Racine a laissé peut-être la plus vive empreinte de son génie et de son âme.

Mais à mesure qu'on avance, l'étude seule du théâtre ne suffit plus. Le génie français se développe en tout sens, et multiplie partout ses conquêtes. Le professeur se propose de suivre ce développement dans la diversité glorieuse de ses voies, et c'est le riche tableau des quarante dernières années du grand siècle qui formera le sujet de ses prochaines leçons.

C'est ainsi que M. Delavigne s'est efforcé de perpétuer l'intérêt d'un enseignement que le remarquable succès de son devancier avait rendu si difficile. Vous savez, Messieurs, avec quel bonheur il y est parvenu. Il a mieux fait que de continuer M. Fortoul, il l'a rappelé. Même ardeur pour l'étude, c'est-à-dire même amour de l'art, et même respect pour le public; même discernement dans le choix des sujets, même sûreté dans les jugements, même souffle et même inspiration dans l'essor de la parole improvisée : voilà les titres qui demandent pour notre nouveau collègue un établissement définitif au milieu de nous.

Nul ne refusera sans doute de les reconnaître, mais personne ne les accepte, dès à présent, avec plus d'empressement que moi, car me voilà bien et dûment absous, je l'espère, de la hardiesse de mes augures. Il est vrai, et je dois le dire, une fois pour toutes, afin de n'omettre, à l'égard d'un nouvel hôte, aucune des prescriptions du Code particulier qui a réglé le cérémonial de cette réunion, il est vrai qu'au talent seul ne revient pas tout le succès de cet heureux noviciat. L'homme privé est venu en aide au professeur, par l'exquise politesse des manières, et par cette aménité de mœurs qui en est le principe et la source : qualités autrefois distinctives et précieux attribut de notre caractère, mais de plus en plus rares aujourd'hui, et qu'on aime à retrouver, surtout à reconnaître, comme un des plus heureux fruits de la culture littéraire, et, par excellence, comme le parfum naturel des lettres françaises.

Il y a, Messieurs, un fait incontestable dans l'histoire de notre siècle : c'est une ardente aspiration des esprits vers le moyen-âge. Partout des intelligences d'élite, artistes, poètes, philosophes, ont entrepris une nouvelle renaissance. C'était à la philosophie à régulariser cet élan, à lui assigner un but, en pénétrant, à travers les faits, jusqu'à l'idée qui domine le moyen-âge, et qui imprime son caractère à toutes les productions de l'époque. Au milieu des études plus ou moins remarquables qu'on a faites, de nos jours, pour ce dessein, sur la philosophie scolastique, celle de nos chaires qui a pour objet l'enseignement spécial de la philosophie, ne pouvait demeurer en arrière. C'est aussi à ce point de vue que, depuis quelques années, M. Gatiern-Arnoult s'est appliqué à approprier ces leçons où l'histoire et la philosophie se prêtent un mutuel secours, et s'éclairent l'une par l'autre : c'est à la fois l'histoire de la philosophie, et la philosophie de l'histoire. Déjà, il y a deux ans, vous assistiez aux funérailles de l'ancien monde; mais jusqu'à la révolution qui éleva sur le trône la seconde dynastie, les débris de la civilisation qui s'écroule couvrent encore les idées nouvelles; on peut dire que tout se prépare, et que rien n'est encore. Dans l'année qui vient de s'écouler, le 8^e, le 9^e et le 10^e siècle offraient une plus abondante moisson aux travaux de notre savant collègue. Là, chaque nom de roi, considéré comme représentant politique, peut être associé à un nom de savant ou de philosophe : Pépin et Boniface, Charlemagne et Alcuin, Louis-le-Débonnaire et

Agobard, Charles-le-Chauve et Scott Erigène. Il est donc facile de comprendre à combien de remarquables aperçus et d'attachantes leçons, ont pu donner lieu de tels siècles, de tels noms et de pareils rapprochements. Dans l'année qui va s'ouvrir, la tâche sera plus belle et plus grande encore. Le 11^e et le 12^e siècle appartiennent à la période la plus riche et la plus brillante du moyen-âge. La grande lutte du pouvoir spirituel et temporel, l'affranchissement des communes, la formation de la langue française, les grands noms, les grandes choses, les grands événements qui se pressent et s'accumulent, tout contribue à donner à l'histoire générale de la France et à l'histoire de la philosophie un intérêt vraiment dramatique. Tout, par conséquent, assure d'avance, sur un aussi vaste et aussi riche sujet, un caractère encore plus éminent aux leçons d'un maître long-temps éprouvé par de si éclatants succès.

L'histoire proprement dite n'a pas été traitée moins sérieusement, Messieurs, par celui de nos collègues qui est chargé de cette partie de l'enseignement. Soit qu'il ne fasse qu'obéir à ses particulières préférences, soit qu'il se plaise à conformer ses études à l'austérité qu'affecte de nos jours la science historique, M. Barry en aborde volontiers les plus hautes questions. C'est à rechercher et à saisir les vestiges les plus effacés des civilisations primitives ; c'est à restituer la place qu'elles occupent dans l'histoire des civilisations humaines ; c'est à indiquer leurs rapports intimes avec les civilisations classiques de l'antiquité, que ce professeur s'applique avec un soin religieux, et c'est surtout de ses habiles travaux qu'on pourrait dire, que l'histoire est le don de prophétie appliqué au passé. Déjà, dans une remarquable étude sur les Pélasges, qui vient de recevoir le plus favorable accueil du monde savant, et qui le fera honorablement citer, même après les grands noms de Niebuhr et des Müller, M. Barry a fait voir où pouvaient aboutir des recherches dont je me suis plu souvent, ici même, à relever la consciencieuse gravité.

Préoccupé maintenant d'autres études, et pour les mener à meilleure fin, car rien n'entretient comme le succès, l'ardeur et la foi de l'ouvrier, M. Barry, autorisé, invité même, nous pouvons le dire, par M. le ministre de l'instruction publique, vient d'entreprendre un voyage en Italie. Les études historiques, du genre surtout de celles qu'affectionne notre collègue, ne peuvent se passer des données de la géographie. Quand

on cherche à deviner l'énigme des temps anté-historiques, en l'absence de monuments écrits, il faut voir du moins le théâtre où se sont accomplis ces premiers développements de l'humanité. Il y a aussi dans la perpétuité des mœurs et des langues, dont aucune révolution, pour si profonde qu'elle soit, ne saurait jamais entièrement effacer l'empreinte, des indications précieuses qu'on ne peut reconnaître et recueillir que sur les lieux mêmes. C'est pour cela que M. Barry, qui se propose d'étudier bientôt la haute antiquité italienne, parcourt en ce moment l'Ombrie et la Toscane; qu'il compte pénétrer dans l'intérieur, si peu connu jusqu'ici, du royaume de Naples, reconnaître tout le littoral du golfe de Tarente et ses deux péninsules, la Sicile et les îles voisines, la Sardaigne et la Corse qui le ramèneront en France et à ses auditeurs, riche du nouveau butin qu'il aura particulièrement recueilli pour eux. Quant au livre qui pourra en sortir plus tard, la savante monographie des Pélagés fait déjà pressentir tout ce qu'il est permis d'attendre de ce studieux pèlerinage, pour le profit de la science, la gloire propre de l'auteur, et le relief d'une Faculté qui s'honore de le compter au nombre de ses membres.

J'espérais avoir à vous parler encore, Messieurs, sinon des travaux, au moins des projets d'une autre chaire, pour l'exercice qui va s'ouvrir. Avertie, l'année dernière, par une autorité pleine de sympathies pour nous, qu'il était sérieusement question de remplir quelques lacunes de l'enseignement supérieur, la Faculté des lettres de Toulouse n'avait pas fait attendre l'exposition de ses titres, et il lui avait été bien facile de les établir.

C'est une opinion vulgaire, et depuis long-temps reçue, que les littératures du midi de l'Europe, notamment celles de l'Espagne et de l'Italie, doivent leur origine à la langue romane; que cette langue, fille aînée du latin, et qui fut au 12^e et au 13^e siècle, l'expression d'une civilisation avancée, eut son siège principal à Toulouse, où se parlait son dialecte le plus estimé; que c'est dans cette ville qu'elle a laissé ses souvenirs, ses traditions, ses monuments les plus considérables, et que c'est là surtout qu'on pourrait saisir et reprendre les errements les plus sûrs d'un idiome qui subsiste peut-être encore, sinon dans sa pureté primitive, du moins dans sa grammaire et dans ses formes générales, depuis les frontières du royaume de Valence jusqu'à la Loire et aux Alpes.

On conçoit dès lors combien il serait important , au point de vue de la critique historique et littéraire , de doter la Faculté des Lettres de Toulouse , d'un enseignement qui aurait pour mission spéciale , de rechercher ces origines , de recueillir ces traditions , d'étudier ces monuments , de remuer ces cendres encore chaudes , et qui palpitent , pour ainsi dire , au milieu de nous : *Vivunt commissi calores*.

Des considérations de l'ordre politique pouvaient encore être invoquées en faveur de la nécessité de cette institution. Notre ville , dont les rapports avec la péninsule hispanique sont si anciens et si naturels , est fréquentée depuis plusieurs années par un nombre considérable de familles espagnoles de distinction , amenées d'abord au milieu de nous par les troubles de leur pays , quelques-unes s'y sont fixées plus tard par l'effet d'un libre choix , et par l'attrait d'une commode et cordiale hospitalité. Tout annonce que ces rapports ne peuvent désormais que s'accroître , surtout quand les grandes voies de communication , dont la pensée existe depuis long-temps , et dont l'exécution est déjà commencée , auront resserré , par la facilité des voyages , et les spéculations du commerce , les liens de toute sorte qui rattachent depuis long-temps l'Espagne aux vastes contrées dont Toulouse est le centre. Or , est-il besoin de dire combien serait grande , dans les résultats qu'il est permis d'entrevoir , la part d'un véhicule aussi puissant que la littérature , et d'un enseignement public destiné à constater la filiation des deux langues , la parenté intellectuelle des deux peuples , et à cimenter de plus en plus cette autre parenté si touchante et si belle , qu'une heureuse politique vient d'ajouter à tant de naturelles sympathies.

Ces titres , messieurs , n'étaient pas contestés , et cependant cette lacune si sensible de l'enseignement supérieur parmi nous n'a pas encore été remplie. Les lettres , il est vrai , n'ont pas été mieux traitées ailleurs , et d'autres Facultés doivent , comme nous , attendre des temps plus heureux. C'était encore le tour de faveur des sciences qui ont pu acquérir de riches collections anté-diluviennes , à l'aide desquelles on ajoutera quelques belles pages à l'histoire de la nature ; mais la France ne s'est pas trouvée assez riche cette année pour doter une chaire qui aurait pu déchiffrer quelques pages précieuses de l'histoire de son esprit.

En attendant , Messieurs , que notre enseignement se com-

plète, je viens de dire ce qu'il a été, cette année, parmi nous. Si je n'en ai pas trop affaibli l'idée par l'insuffisance de cette analyse, il me semble qu'un pareil enseignement peut se défendre, par un caractère de haute utilité, contre le reproche que lui font encore quelques hommes pratiques, de n'être qu'un vain luxe de l'esprit. J'en appelle surtout, Messieurs et honorables collègues, à ceux de vos disciples qui veulent bien se partager entre nous, et qui viennent quelquefois nous entendre, passant d'une solennité à l'autre, comme ces astres nouveaux dont la douce lumière ne brille que tour-à-tour dans le ciel. Si vous leur demandiez, quand ils reviennent dans cette enceinte, ce que nous leur avons appris, il me semble qu'ils pourraient vous rapporter cette réponse d'un ancien philosophe qui aurait surtout ici de l'écho : « A faire de nous-mêmes ce que les lois ordonnent. » Maintenant si quelque économiste chagrin, ébloui sans doute encore par le trop grand éclat des études littéraires, insiste, et vient demander, au sein même d'une Académie, à qui en France on apprend son métier, il serait, je crois, facile de lui répondre, toujours avec un ancien (1) : que, tandis qu'on fait ailleurs, avec beaucoup de bruit et de machines, l'éducation des mains, paisibles ouvriers de la parole, nous faisons en silence, avec la douce philosophie des lettres, l'éducation des âmes : *Nec manus edocet, animorum magistra est*, et que c'est pour cela, qu'indépendamment des préceptes du bon sens et du bon goût, qui sont aussi eux-mêmes des règles de conduite et de moralité, nous parlons sans cesse à cette jeunesse qui nous écoute, de tout ce qui peut entretenir l'élévation de l'esprit et la noblesse du cœur : avec *Platon*, de la parenté du bon et du beau ; avec *Cicéron*, de l'amour de la gloire et de la patrie ; avec *Virgile*, de l'amour de l'humanité ; avec *Corneille* et *Racine*, du prestige des grands sentiments, de l'ascendant des grands caractères, et du danger des grandes passions.

1. Sen. ad Luc. 90, 26.



